

Pete Fromm

AVANT LA NUIT

Nouvelles

Traduit de l'américain
par Denis Lagae-Devoldère



Gallmeister

Titre original :
Blood Knot

© 1998 by Pete Fromm
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2008
pour la traduction française

Père et fils

L'ARGENT NE COULE PAS À FLOTS. Il n'y a pas vraiment de quoi emporter ou noyer quelqu'un, si vous voyez ce que je veux dire. Un désastre après un autre. Vous savez ce que c'est. Alors la décision du juge m'arrive en pleine figure, comme si elle débarquait d'une autre planète. En parcourant des yeux le compte rendu d'audience, vous vous posez d'abord la question habituelle – *Qu'est-ce que c'est que cette langue ?* – avant de vous demander : *C'est de moi qu'on parle, là ?*

Mais c'est bien mon nom qui figure sur le document. Et aussi celui de Carly. Et de Kenny. L'enfant en jeu.

C'est écrit noir sur blanc, mais on dirait du chinois ou un autre dialecte : tous les frais de visite sont à la seule charge du Père, i.e (comme ils disent) que si je veux voir Kenny, j'en suis de ma poche. Poche de laquelle je me voyais déjà sortir des billets d'avion et des tickets d'entrée pour Disney World. Parce que, bien sûr, la première chose que tient à faire Carly c'est de rentrer chez elle, en Georgie. Comme si c'était un endroit où on pouvait élever autre chose que des cacahuètes.

Un billet d'avion est hors de question désormais. Pas question non plus de prendre un bus Greyhound. Même avant la saisie-arrêt sur mon salaire.

AVANT LA NUIT

Mais je ne peux pas ne pas voir Kenny. Je ne peux pas la laisser emmener mon fils à l'autre bout du pays et me faire sortir de sa vie, supporter l'idée de le retrouver un jour avec deux têtes de plus que moi et un accent traînant de gentleman du Sud.

Alors je fais le trajet en voiture, comme si c'était vraiment moins cher que les autres options. Mais tout ce qui me reste maintenant, c'est du temps, alors j'empile les heures de route et les kilomètres, sèche le boulot, épuise mon pick-up : Montana, Wyoming, Colorado, Kansas, Missouri, Arkansas, Tennessee (quelques minutes seulement), Mississippi, Alabama, et enfin la Georgie. Des endroits où je ne suis jamais allé, des paysages qui acculeraient même un moine au suicide.

Lorsque je suis enfin les indications qui me mènent vers l'agréable quartier où se trouve la nouvelle maison de Carly, je ne suis pas en super forme. Pendant tout le voyage, j'ai dormi allongé sur la banquette arrière de mon camion, sur des aires de repos. La veille, j'ai carrément passé une nuit blanche et j'ai roulé sans interruption, trop excité à l'idée de revoir bientôt Kenny. Je me rends compte que je ne me suis pas changé ni même douché depuis trois jours, et je suis sur le point de redémarrer en trombe pour m'arrêter dans un relais routier quelconque et me rafraîchir un peu quand Kenny surgit de la nouvelle porte-moustiquaire de Carly, comme s'il attendait là depuis le jour où elle l'avait emmené.

Il faut un instant à mes doigts tremblants pour enlever cette fichue ceinture de sécurité et, croyez-moi, je manque de m'effondrer à ce moment précis. Les oreilles emplies du vacarme de la route, le dos cassé par les heures passées au volant, j'avance sur le trottoir d'un pas hésitant tandis que l'air humide et chaud, si différent de ce à quoi je suis habitué, me prend par surprise. Kenny contourne l'avant du pick-up, je me mets à genoux et l'attrape au vol. Sur mes joues

PÈRE ET FILS

coulent des larmes que je sèche sur ses cheveux avant qu'il ait le temps de les voir.

Carly attend sur le porche, les bras croisés sur la poitrine, autorisant du bout des lèvres Kenny à me faire le tour du propriétaire, à me montrer sa nouvelle chambre, ses nouveaux jouets, en parlant sans interruption. Trop vite nous sommes de retour devant la maison avec Carly, sans tasse de café, sans "Comment s'est passé le trajet?" ou "Comment vas-tu?". Sans rien. Elle se contente de rester debout sans vraiment me regarder, comme si j'étais un déchet particulièrement repoussant laissé là par la marée.

Je caresse la tête de Kenny et demande :

— Qu'est-ce que tu racontes de beau, fiston ? Qu'est-ce que tu as prévu pour nous deux ?

Sachant bien que c'était moi qui aurais dû prévoir des activités, que j'aurais dû m'organiser. Au lieu de cela, je n'avais eu qu'une chose en tête : arriver jusqu'ici.

Mais Kenny me fait un grand sourire.

— Rentrons chez nous, lance-t-il immédiatement, étranger à toute notion de distance.

Il veut dire rentrer dans le Montana.

— Si on allait pêcher sur la Dearborn ? T'as toujours ton bateau, hein ? On pourrait aussi remonter la Sun, et même...

Je l'arrête d'un signe de la main.

— En tout cas, on ne fait rien en restant ici à discuter.

Je jette un coup d'œil à Carly. Le bon sens en action.

— Va chercher ton sac et mets-le dans le camion.

Mais au lieu de se précipiter comme à son habitude, Kenny hésite. Il nous observe, sa mère et moi, tout près l'un de l'autre, tels qu'il ne nous a plus vus depuis des mois. C'est alors que je lance notre vieux cri de pêcheurs : "Ils s'échappent !", et il se met enfin en marche.

AVANT LA NUIT

Reignons chez nous. La phrase de Kenny résonne comme une victoire, tandis que Carly attend à peine que la porte se soit refermée derrière lui pour exiger des réponses :

— Tu comptes l’emmener jusque dans le Montana et le ramener ici ensuite ?

— C’est ce qu’il veut faire, non ? Tu pensais à quoi ? Une balade au zoo ?

— Il t’a fallu combien de temps pour arriver ici ?

— Un certain temps, dis-je en me tournant vers elle. C’est vrai que tu aurais eu du mal à aller plus loin sans mettre ta maison sur pilotis.

— Tu as roulé pendant quarante-huit heures ?

— Trente-huit, en fait.

— Et tu as dormi...

— J’ai très bien dormi, merci. Ne commence pas à t’inquiéter pour moi, surtout.

Le regard qu’elle me lance m’informe très précisément sur son inquiétude à mon égard.

— Je ne le laisserai pas partir avec toi si tu risques de t’endormir au volant.

Je fixe le vide par-dessus son épaule gauche.

— Tu as deux semaines, dit-elle. Quatorze jours.

Elle attend ma réponse.

— Tu vas passer une semaine sur les routes ? Uniquement par rancune...

— Écoute, Carly, dis-je en prenant une pleine inspiration de cet air épais. Tu n’imagines pas à quel point ce voyage n’a absolument rien à voir avec toi.

— Ça a tout à voir avec moi ! siffle-t-elle. Je suis sa mère !

À ce moment, Kenny – Dieu merci ! – revient près de nous. Il nous observe, son sac de toile sur l’épaule. Je répète : “Ils s’échappent !”, ce qui provoque un large sourire. Il court vers le camion pour y jeter son sac.

PÈRE ET FILS

— Deux semaines, dis-je.

C'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher d'ajouter :

— Tu vas voir ce que ça fait.

Je m'éloigne en marchant à reculons ; si elle veut m'envoyer une autre vacherie, au moins ce ne sera pas dans mon dos. Elle se contente de me regarder partir et dit :

— S'il lui arrive quoi que ce soit...

Je ferme la portière sans la claquer :

— Dis au revoir à ta mère, Kenny.

Et voilà comment nous quittons les lieux, mon fils agitant la main en direction de sa mère, Carly raide comme la justice, pilier encore fumant de toutes nos vieilles querelles, et moi qui pue comme si toute ma vie j'avais été un clochard.

Ils s'échappent, dis-je dans un murmure.

La nuit blanche et tous les kilomètres avalés se font violemment sentir, mais avoir Kenny à mes côtés me donne une énergie nouvelle. Après quelques heures de babillage ininterrompu où il me raconte son école, ses nouveaux copains, dont un portant le nom de Blackwell et un autre qui s'appelle, sans blague, Rhett – un CE1 pour qui l'école, "franchement, est le cadet de ses soucis" –, je commence pourtant à fatiguer. C'est la première fois que je le vois depuis des mois et, à dire vrai, il n'est pas loin de me saouler comme jamais. Je me demande si Carly n'avait pas raison quand elle disait que j'avais un trou béant à la place du cœur.

Je serre le volant comme pour l'étrangler, lutte pour garder le pick-up sur la route, pour garder les yeux ouverts et continuer d'écouter chaque parole de Kenny – à cet instant une histoire hilarante à propos de sa maîtresse dont la chaise produit un son de pet quand elle s'assied –, quand nous quittons l'oppressant tunnel vert de l'ancienne autoroute pour

AVANT LA NUIT

rejoindre un pont, qui apparaît comme par magie. Nous sommes au-dessus d'une petite rivière qui était encore invisible cinquante mètres plus tôt. Rien à voir avec les lignes sommaires de peupliers qui, dans le Montana, fendent largement l'ouverture des vallées signalant ainsi de loin la présence rare de l'eau.

Nous passons à toute vitesse à proximité du petit panneau verroulé qui indique le nom de la rivière : la Chattahoochee ou la Choctawhatchee. La Truc-machin-chi. Avant d'en avoir vraiment conscience, je freine brutalement et Kenny se retient au tableau de bord, les yeux écarquillés, prêt à éclater de rire, à éclater en sanglots ou les deux à la fois. Bon sang, je remarque que je ne lui ai même pas fait boucler sa ceinture de sécurité.

Nous sommes à l'arrêt. La puanteur du caoutchouc brûlé des pneus nous parvient en tourbillonnant par les vitres ouvertes et Kenny me regarde d'un air intrigué :

— Ben quoi ?

— Ça fait une sacrée trotte, jusqu'à chez nous, lui dis-je en espérant que ma voix ne tremble pas. Et si on testait les rivières de ton nouvel État ?

— Pêcher ? Ici ? me demande-t-il.

Je souris. Du haut de ses huit ans, il a l'habitude de l'eau et connaît bien les rivières du Montana et les endroits où se tapissent les truites. Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur, mais la rivière est déjà happée par la forêt qui borde la route. Je me souviens seulement avoir entr'aperçu, l'espace d'une seconde, une eau brun noisette charriée par un courant lent.

— On va voir ce qui se cache dans le coin.

— Sûrement un monstre des bayous, renchérit-il.

J'ouvre ma portière. Excepté le bruit du vent, tout est calme, très calme. Je n'en reviens toujours pas : l'air est si

PÈRE ET FILS

épais qu'on pourrait s'y baigner. Chez nous, il y a des buissons, des bosquets – ici ce n'est que végétation, de la végétation issue de végétation. On se croirait dans un film de Tarzan. Ou au fond d'un immense saladier.

Je me mets à farfouiller dans le bazar de mon coffre. Je cherche les cannes.

— Je te parie qu'il y a des poissons-chats capables de t'arracher une jambe, lui dis-je. De t'avalier d'une bouchée.

Cet endroit me donne la chair de poule – je serais à peine surpris de voir la Créature du Lagon Noir surgir lentement de ce fouillis – et je me retourne pour m'assurer que je n'ai pas effrayé Kenny.

Il se tient juste à côté de moi, me demande si j'ai pensé à emporter sa canne à pêche. Ce qui est évidemment le cas, d'autant que Carly avait refusé de la prendre avec elle lors du déménagement. "Il pourra s'intéresser à d'autres choses là-bas", m'avait-elle expliqué alors que Kenny était déjà à l'abri chez ses parents, en Georgie. "Enfin", avait-elle ajouté.

Je tends à mon fils un nouvel étui en le prévenant qu'il contient toujours la même vieille canne à pêche afin qu'il ne se fasse pas de faux espoirs. Je m'étais juste dit que pour faire la route à l'arrière du camion, il valait mieux qu'elle soit bien protégée.

— C'est pas demain qu'on pourra se payer un nouvel équipement de pêche.

Je regrette immédiatement cette phrase. S'il y a bien une chose dont il n'a pas besoin en ce moment, c'est de se faire du souci pour mes finances, ou plutôt pour l'absence desdites finances.

Il est content de retrouver sa canne, en tout cas. Il en assemble les deux éléments, impatient de me voir sortir le moulinet de mon gilet.

AVANT LA NUIT

— Qu'est-ce qu'on prend comme mouche ? demande-t-il en faisant glisser sa soie à travers les anneaux.

— Aucune idée. Je ne sais pas ce qu'on trouvera ici, ni s'il y aura quelque chose qui sera attiré par une mouche.

Je prends une grosse Royal Wulff qu'il n'aura pas de mal à voir et m'approche pour l'attacher.

Mais Kenny éloigne sa canne et me tend la main.

— Je sais l'attacher moi-même, me dit-il. Je me suis entraîné.

Avec quoi ? La question me brûle les lèvres, mais je ne dis rien. Je l'observe tandis qu'il tire la langue en nouant le fil de nylon autour de l'œillet de l'hameçon.

— J'ai une ficelle, m'explique-t-il. Le soir je l'attache au pied de mon lit. Nœud de cuiller, nœud de chaise ou de cabestan. Ou bien sans le pied de lit : nœud baril, nœud du pêcheur et nœud de jambe de chien.

Je le regarde finir de nouer la mouche et couper le fil avec les dents. Je me racle la gorge et lui demande :

— Pourquoi ?

— Pour ne pas oublier, réplique-t-il en roulant des yeux. Il faut connaître ses nœuds.

Mes propres paroles. Les nœuds, parmi toutes ces choses qui m'avaient paru importantes à une époque.

Nous marchons vers le pont et nous frayons un passage jusqu'à la rivière. Elle est entourée d'une espèce de jungle. Pas le moindre emplacement d'où lancer et, avec cette eau transparente comme une planche de bois, avancer dans le courant serait assez aléatoire. Nous restons tous deux à observer l'eau sombre qui s'écoule, nos cannes pointées vers elle comme des baguettes magiques qu'il nous suffirait d'agiter pour que les poissons apparaissent en dansant.

— Hmm, dis-je.

Kenny me répond avec son propre "Hmmm".

PÈRE ET FILS

— Ça ressemble pas beaucoup à ce qu'on a à la maison, hein ? je continue.

Il pousse du pied l'enchevêtrement humide, peu enclin à lancer.

— Par endroits, Hound Creek ressemble à ça.

Je me tourne vers lui, stupéfait. À l'époque de Hound Creek, il en était à la moitié de sa vie.

— Tu te souviens de Hound Creek ?

— Oui. Juste avant le canyon. Tu avais dit : Épais comme les poils du bas et deux fois plus bouclés.

Je cligne des yeux et avale ma salive. Il sourit :

— J'ai dit ça à Rhett, mais il a pas compris ce que ça voulait dire.

— C'est une bonne chose, je marmonne. Tu devrais sans doute éviter d'employer cette expression, tu sais. Surtout en présence de ta mère.

Il se donne une claque théâtrale sur le front, murmure :

— Bien sûr !

Et j'explose de rire. Nous nous mettons tous deux à rire, debout près de cette rivière improbable dans cet État où il grandira désormais, à rire comme des bossus. Je m'assieds sur le seul et unique endroit dégagé et tends les bras ; Kenny vient sur mes genoux et nous continuons à rire.

— Il doit forcément y avoir du poisson, ici, dis-je enfin en essuyant les larmes de mes yeux. Forcément. Des black-bass, au moins. Tu découvriras ce qu'il y a et comment les pêcher. Peut-être au lancer, ou avec de bons gros asticots. Tu sortiras des vrais monstres.

Kenny fait la fine bouche et je suis un peu embarrassé de constater que j'ai déjà instillé en lui le snobisme des pêcheurs à la mouche.

— Il faut jouer avec les cartes qu'on a en main, Kenny.

AVANT LA NUIT

Il est toujours sur mes genoux, je prends ses mains dans les miennes alors qu'il tient toujours fermement sa canne entre ses doigts longs et fins.

— Même si c'est tout le jeu qui craint ? demande-t-il.

Je reste sans réponse. Je me contente de sortir un peu de sa soie, d'exécuter un petit lancer de côté, ses mains raides toujours sous les miennes, et d'expédier sa Wulff vers l'amont, la laissant ensuite descendre en dansant dans la bordure du courant qui longe la rive, juste en dessous des buissons qui encombrant la berge.

— Voilà comment tu fais quand la rive est trop encombrée, je lui explique. Quand tu ne peux pas t'avancer suffisamment dans l'eau pour effectuer ton lancer arrière.

— Marcher dans ça ? demande-t-il, incrédule.

— C'est pour ça que je t'explique.

— Les poissons-chats t'arracheraient la jambe. Ils t'avaleraient tout entier. Et les écrevisses viendraient te nettoyer les os, ensuite.

Nous restons assis un moment interminable, à effectuer nos lancers rabougris bien plus longtemps qu'il n'est nécessaire, jusqu'à ce que Kenny me dise enfin :

— Papa, y a rien ici qui va attraper cette mouche.

— Je sais, lui dis-je en chuchotant.

— On devrait peut-être reprendre la route.

Je lâche ses mains et lui laisse la canne à pêche, j'enroule mes bras autour de lui pour lui faire ce que nous appelions, quand il était plus petit, un câlin de gorilles, où on se frappait la poitrine à la fin.

— Est-ce que tu as la moindre idée de la distance qui nous sépare du Montana ? je lui demande.

— J'ai pris l'avion pour venir ici, papa. J'ai vu le monde entier depuis là-haut. Voilà comme c'est loin.

PÈRE ET FILS

— C'est à peu près ça.

Alors, en détestant cela, mais obligé d'admettre que notre vie a changé, je lui explique :

— Tu sais, Kenny, peut-être qu'au lieu de remonter toutes ces vieilles routes, on devrait donner sa chance à ce coin. Voir où et comment on peut pêcher dans les parages. Comme ça, tu pourras revenir quand je serai reparti.

Je regarde les volutes d'eau onduler paresseusement à la surface sombre de la rivière.

— Comme ça, tu ne seras plus obligé de faire des nœuds au pied de ton lit.

— Je sais presque tous les faire dans le noir, maintenant, réplique-t-il.

Puis, d'une voix si faible que je l'entends à peine, il ajoute :

— Une fois que maman a éteint la lumière. Quand je suis censé dormir.

Il ne sait pas jusqu'à quel point il peut se confier à moi, désormais, où se situe la limite entre père et complice.

— Tu es un vrai spécialiste, maintenant, je lui dis en nous relevant tous les deux. Je n'ai jamais vu un meilleur faiseur de nœuds que toi. Jamais.

Durant trois jours, nous sillonnons l'Alabama et la Georgie. Nous lançons nos minuscules mouches à truites sur les eaux brunes et lie-de-vin tandis que je perds peu à peu espoir que Kenny réchappe un jour à ce pays étouffant et humide. Nous dormons à l'arrière du pick-up, arrêtés sur la première aire de stationnement que nous trouvons. Un soir, c'est une aire d'autoroute après que j'ai failli céder à la tentation de le ramener vers le nord, de partir en cavale et de voir si Carly pourrait surmonter sa hantise du Montana suffisamment longtemps pour venir le récupérer. Au fur et

AVANT LA NUIT

à mesure de nos pérégrinations dans une végétation si épaisse qu'elle semble déteindre sur nous, sous une chaleur humide qui nous épuise et rend nos sacs de couchage chaque soir plus moites et plus moisissés, je perçois pour la première fois ce que le Montana a pu représenter pour Carly ; après que les montagnes – comme moi – ne soient plus devenues pour elle qu'une de ces choses qu'on voit tous les jours. Quel endroit froid, dur et sec ç'avait dû être.

Un jour nous demandons à un groupe de Noirs accroupis devant des cannes à pêche immobiles ce qu'ils utilisent comme appât.

— Enfin, j'ajoute en essayant de sourire, si vous pouviez déjà nous dire ce que vous essayez d'attraper.

Ils me répondent : des boulettes viande-fromage-farine. Pour les poissons-chats. Kenny manque vomir sur place.

Tous les soirs, il me demande s'il ne devrait pas appeler sa mère. Au départ, je lui dis qu'elle nous croit sur la route, à mi-chemin du Montana, qu'elle ne s'attend pas à recevoir de nouvelles.

— On est libres comme l'air ! je fanfaronne. On va pas se laisser emm... par un téléphone, quand même !

Mais je m'aperçois vite que Kenny commence à souhaiter que nous soyons vraiment sur la route du Montana et qu'il ne croit pas non plus que sa mère n'attende pas d'appel. Le petit plaisir que j'éprouvais à imaginer mon ex-femme en train d'écouter la sonnerie de mon téléphone retentir à l'infini dans le vide, incapable de croire que j'ai pu débrancher le répondeur, sa façon de raccrocher brutalement, tout cela commence à prendre un goût amer.

Pour finir, et malgré ma sainte horreur de passer pour un étranger ou un foutu touriste, je m'arrête dans un magasin d'articles de pêche et demande aux vieux tromblons qui traînent près du comptoir s'il n'y a rien de plus sportif que

PÈRE ET FILS

du poisson-chat dans les rivières des environs, s'il y a des endroits où pêcher à la mouche.

La moiteur est encore plus importante dans la boutique qu'à l'extérieur. Avec le murmure alanguie de l'eau des grands viviers à appâts, on dirait que nous nous trouvons tous à essayer de respirer sous l'eau. Je me prépare aux regards de consternation et aux grands éclats de rire – comment ça, pêcher à *la mouche*? Mais l'un des vieux types se frotte les bajoues et dit :

— Il y a des truites en haut de Grandpa's Creek. J'imagine que vous pourriez pêcher à la mouche par là-bas.

Son copain ajoute :

— Savez pourquoi ils l'appellent Grandpa's Creek ?

Je fais non de la tête.

— Hé ben, Grandpa, il l'a jamais su non plus !

La blague est tellement éculée que même ses copains le gratifient d'un sourire las.

Je lui fais moi aussi un sourire forcé.

— J'ai mon garçon dans la voiture. Il vit ici maintenant. J'essaie de lui trouver un endroit où il pourrait pêcher.

Le premier homme, celui aux bajoues, me dévisage pendant quelques instants.

— Votre garçon ?

Je fais oui de la tête.

— Il habite ici, et pas vous ?

Nouveau signe.

Il me demande d'où je viens, puis émet un long sifflement navré en secouant la tête. Ensuite, lentement, il sort un bout de papier de dessous le comptoir. Il se met à y gribouiller les indications pour aller à Grandpa's Creek.

— Pendant que vous y êtes, fait-il en montrant du doigt un minuscule panneau de bois où se trouvent une demi-douzaine de leurres en liège, prenez donc quelques-uns de

AVANT LA NUIT

ceux-là. Y a des bass dans le coin, ça lui fera oublier les truites.

Il retourne le bout de papier et commence à tracer des indications pour accéder aux coins à black-bass.

Poussant le papier jusqu'à moi, il me demande, par-dessus le comptoir :

— Il a un nouveau papa, le petit, maintenant ?

— Un nouveau... je bégaie alors que l'idée heurte violemment mon esprit. Non, pas du tout, non. Absolument pas.

— Eh bien, s'il habite pas trop loin, vous pouvez l'envoyer ici, au cas où il aurait besoin d'un truc. Il m'arrive de pêcher à la mouche, de temps en temps.

Je m'empare du papier, encore sonné à l'idée que Kenny me trouve un remplaçant.

Mais l'homme aux bajoues retient la petite feuille et dit en souriant :

— Les leurres, c'est un dollar pièce. J'veus ai lâché Grandpa's Creek, faut bien que j'en tire un petit bénéfice.

J'en achète quatre en voyant déjà mon banquier s'étrangler.

Nous arrivons à Grandpa's Creek trop tard pour tenter quoi que ce soit, ce soir-là. Nous nous contentons d'avaler quelques mauvais sandwiches sous cellophane, de mâcher une pomme en guise de brossage de dents et de nous installer à l'arrière du break dans nos sacs de couchage.

Nous sommes allongés côte à côte dans le noir, quelques étoiles percent le ciel et le bruissement sonore des feuilles nous caresse l'oreille. Je demande à Kenny si tout va bien.

— Comme un coq en pâte, répond-il.

Je souris.

— À ton avis, maman elle croit qu'on est où ? me demande-t-il.

J'attends, mais il lui faut une réponse.

— À mi-hauteur de la Dearborn, j' imagine.

PÈRE ET FILS

— Tout de suite après le rapide, poursuit-il. Mais avant la partie avec les rochers. Il y a ce trou où la rivière tourne vers la gauche, puis vers la droite. Avec le gros rocher en plein milieu. On pourrait être installés là, en ce moment.

Il voit ce paysage aussi distinctement que moi.

— Tu te souviens de cette truite que j'avais attrapée là-bas ?

Dans mon esprit la plupart de mes prises ont tendance à se mélanger, mais je m'aperçois que je garde un souvenir précis de pratiquement tous ses exploits.

— Bien sûr. Elle sautait comme une folle.

— C'était un beau poisson, conclut-il, la voix pleine de satisfaction et de sommeil.

J'attends, mais il ne dit plus rien.

— Tu sais, Kenny, ta mère et moi on campait souvent comme ça, dans le temps. On dormait à l'arrière de la voiture aussi. On cuisinait sur un feu de bois. Elle connaît cet endroit sur la Dearborn aussi bien que toi.

J'attends sa réaction, mais il s'est endormi – j'imagine que je le savais, l'espérais même. Je lui ai dit la vérité à propos de sa mère et moi. Songeant à la manière dont je l'ai dissuadé de l'appeler, je mets un certain temps avant de parvenir à mon tour à m'endormir. Je finis par chuchoter à la nuit tout un tas d'histoires à propos de Carly et de moi que je devrai lui raconter un jour pour qu'il puisse se représenter sa mère et son père en train de camper et de pêcher, de discuter sous un ciel étoilé, blottis dans leurs sacs de couchage. Comme des coqs en pâte.

Le lendemain matin, avant même le café ou les céréales, avant quoi que ce soit, nous nous mettons à pêcher dans Grandpa's Creek, et c'est une tentative pleine d'espoir, pour la première fois depuis que nous avons quitté Carly.

AVANT LA NUIT

L'homme aux bajoues n'avait pas menti. Les truites rappliquent en effet, exactement comme dans les étangs à castors de chez nous. Petites et dissipées, elles se jettent sur presque tout ce qui passe à leur portée. J'en attrape une, puis je laisse ma canne dans le camion et suis Kenny le long de la rivière. Je le regarde, un prodige avec une canne à pêche. Il me demande si nous pouvons garder quelques poissons pour le petit déjeuner, et je lui réponds :

— Ce vieux type nous a fait une fleur, tu sais, en nous envoyant ici. Il vaudrait mieux pas.

Qu'est-ce qui me passe par la tête ? Je reprends :

— Bien sûr qu'on peut en garder quelques-uns, Kenny. C'est une excellente idée. Ça fera un formidable petit déjeuner.

Kenny vient de poser sa ligne sur l'eau, il attend et ferre parfaitement une jolie petite truite combative d'une vingtaine de centimètres. Tout en ramenant sa ligne, il secoue la tête :

— Non, dit-il. Tu avais raison. C'est le coin de ce vieux type.

Je ferme les yeux pour ne pas voir ce que nous avons fait à Kenny, pour ne pas voir qu'il joue à l'adulte. Je l'entends relâcher sa prise et prononcer sa phrase habituelle :

— File, petit, et va dire à ton père qu'on est ici.

Nous pêchons toute la matinée, l'estomac dans les talons, jusqu'à ce qu'enfin les truites se calment, lasses de se jeter sur nos hameçons.

— Tu aurais dû continuer à pêcher, me dit Kenny comme nous retournons vers le camion.

— Je pêche tout le temps, tu sais. C'est parfois plus amusant de regarder.

Il me lance un regard dubitatif, démonte sa canne et la glisse soigneusement dans son étui. Je suis déjà en train de

PÈRE ET FILS

m'occuper du réchaud, impatient de manger quelque chose, même des flocons d'avoine trop sucrés.

— Je vais te laisser la canne, lui dis-je en craquant l'allumette avant d'ajuster la flamme. Tout ton équipement, en fait : les mouches, le gilet, tout. Ce sera ton endroit à toi aussi, maintenant.

— Mais comment je vais faire pour venir jusqu'ici ?

— Ce n'est pas si loin. On a pas mal tourné en rond avant d'arriver ici.

— Et c'est moi qui vais conduire, peut-être ?

Je finis par comprendre où il veut en venir. Sa mère ne se mettra pas en quatre pour que son fils se remette à la pêche, la seule activité que nous partageons, lui et moi.

Je réfléchis à une solution, ou du moins à une réponse à lui donner, lorsqu'il me demande :

— C'est vrai que maman a pêché, avant ? C'est vrai qu'elle connaît ce coin sur la Dearborn ?

Je le regarde du coin de l'œil, mais il m'observe d'un air innocent en attendant une réponse. Petit truand, je me dis, tu as tout écouté hier soir, alors que je te croyais au pays des rêves, bien appliqué à maintenir ta respiration lente et sonore sans perdre un mot de ce que je disais. Je l'imagine dans sa nouvelle chambre, sa petite ficelle serrée dans la main, attendant que sa mère tourne les talons et ferme la porte pour se relever et s'entraîner à faire ses nœuds.

— Alors, c'est vrai ? insiste-t-il.

Je fais oui de la tête.

— Quand on s'est rencontrés. On passait notre vie sur l'eau. Elle n'a jamais vraiment pêché, mais elle adorait l'eau. Elle adorait être sur l'eau, se déplacer sur l'eau et observer ce qui se passe.

— Pourquoi elle n'est plus comme ça, maintenant ?

AVANT LA NUIT

Je trempe ma vieille bouilloire noircie dans la rivière, j'entends le sifflement sec qui émane de l'objet quand je l'approche de la flamme.

— Je ne sais pas. Les gens changent.

J'utilise les mots qu'elle-même avait employés, en me demandant s'il était possible de trouver une explication plus faible que celle-ci.

— Pourquoi ? il murmure doucement.

Que lui répondre ? Que lorsqu'il était bébé, nous ne pouvions pas descendre une rivière sans avoir trouvé quelqu'un pour le garder, ce qui nous laissait un tel sentiment de culpabilité que nous n'étions partis que cette seule fois, justement, où nous n'avions rien fait d'autre que ramer pour rentrer plus vite à la maison ? Qu'après quelques années loin des rivières, tout s'était mis à aller de travers, à tel point que nous n'avions jamais compris comment cela avait pu durer si longtemps. Comment nous avons d'abord perdu cette part importante de nous-mêmes, et qu'ensuite les autres éléments, petits et grands, s'étaient désintégrés peu à peu, nous laissant en morceaux et dénudés, si différents de tout ce que nous avions imaginé devenir un jour ? À quel point tout cela était devenu effrayant, la colère que ni elle ni moi ne comprenions et ne pouvions contenir ?

Et sans l'écraser de tout ce poids, comment lui expliquer qu'en le regardant relâcher ces petits poissons, je comprenais que si tout ça – tout ce que Carly et moi avons abandonné, même l'un et l'autre – était le prix à payer pour qu'il soit là, lui, eh bien ça en valait la peine, que je le referais sans hésiter une seconde ? Que j'y laisserais mon cœur s'il le fallait ?

Je me mords la lèvre et regarde les flammes, les petits filaments d'eau bouillonnante qui se tortillent sur les côtés de la vieille bouilloire.

PÈRE ET FILS

— Pourquoi ? demande-t-il à nouveau patiemment. Pourquoi elle n'est plus comme ça, maintenant ?

— Je n'en sais rien, lui dis-je en secouant la tête.

Ce mensonge destiné à l'épargner me fait monter le rouge aux joues.

— J'aimerais le savoir. Si seulement j'avais pu empêcher... Nous serions toujours...

Je perçois le goût du sang sur ma langue, mes dents s'enfoncent dans ma lèvre, et je me détourne, je cherche les bols et les petits paquets de flocons d'avoine écœurants.

Kenny me touche la jambe. Une tape infime, une minuscule caresse. Je me demande ce que lui coûte cette tentative de reconforter son père, comme s'il existait un pansement suffisamment grand pour nous soigner tous les trois.

— On mange ça vite fait, dis-je, contraint de m'éclaircir la gorge. On mange ça vite fait et on file en ville. On appelle ta mère. Pour qu'elle sache que tout va bien.

Il opine du chef et je m'interroge : croit-il sincèrement que tout va bien ? Que cela arrivera un jour ?

Je suis assis dans la voiture et Kenny passe le coup de téléphone depuis une de ces mini-cabines rondes sans aucune discrétion ni protection de l'extérieur. Les vitres de la voiture sont baissées, j'étudie la carte et les indications de l'homme aux bajoues pour repérer d'autres coins à black-bass en m'efforçant de ne pas écouter Kenny, mais incapable de m'en empêcher quand je l'entends dire :

— La Dearborn, c'était génial, maman ! Papa m'a dit que c'était encore exactement comme la dernière fois que vous y étiez.

Il écoute pendant quelques instants, marmonne plusieurs "Hmm". Je jette un coup d'œil dans sa direction, observe le téléphone, immense par rapport à sa tête,

AVANT LA NUIT

l'espace entre l'appareil et ses lèvres qui remuent tandis qu'il répète les mots de sa mère en silence, une habitude qu'il a prise tout bébé dès sa première conversation téléphonique.

Il secoue la tête en réponse à une question, puis reprend :

— On est à Choteau. On vient de manger dans ce restaurant avec les roues de chariot sur le toit. (Une pause.) Des pancakes. Papa m'a laissé en manger toute une pile. (Nouvelle pause, puis un sourire.) Oui, tous, dit-il fièrement.

— Maintenant, on va vers la Sun. Papa voulait que je t'appelle pour que tu t'inquiètes pas.

Il écoute un long moment, faisant oui de la tête et chuchotant pour lui-même. Puis il dit "OK" plusieurs fois de suite. Puis "Moi aussi", et je sais qu'elle vient de lui dire qu'elle l'aime et qu'elle le pense de toute son âme.

Il dit "OK" une fois de plus et très vite, peut-être au moment où elle s'apprête à raccrocher, sans doute en larmes, il laisse échapper un :

— Maman ?

Juste à temps. Il sourit.

— Tu crois qu'on devrait camper où, ce soir ? lui demande-t-il.

Après quelques instants, il dit "OK" encore une fois, puis "Merci", et enfin "Moi aussi, maman. Hmm. Je t'assure, maman. OK. Au revoir."

Il revient lentement vers la voiture, essayant plus ou moins d'éviter mon regard, se doutant soudain que j'ai entendu toute la conversation. Il saute sur son siège et boucle sa ceinture de sécurité.

Je pose entre lui et moi la carte de l'homme aux bajoues, recouvrant l'Atlas qui se trouve à cette place depuis mon départ du Montana.

PÈRE ET FILS

— J'ai l'impression que ce coin-là n'est pas loin d'ici, dis-je en lui montrant le lieu du doigt. On devrait le trouver sans problème.

Kenny acquiesce.

— Maman m'a dit qu'on devrait camper à Benchmark, sur le bras sud de la Sun. Elle dit qu'à cette époque de l'année, ça sera sûrement très joli, mais que l'eau sera glaciale et que tu devrais m'acheter des waders et de faire attention que l'eau ne m'arrive pas plus haut que les genoux. Elle dit de faire attention aux ours. Qu'il y a des grizzlys, là-bas. Elle dit que tu saurais de quel endroit elle parle.

Je hoche la tête comme si tout ce que nous avons fait, tout ce qu'il venait de dire, était parfaitement raisonnable.

— Oui, je vois où c'est.